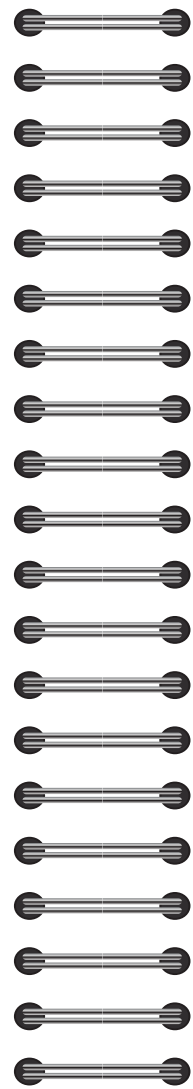




Beyrouth et moi et moi et moi
Condensé et extraits d'un atelier d'écriture
animé par Gisèle Kayata-Eid



Beyrouth et moi et moi et moi
Condensé et extraits d'un atelier d'écriture
animé par Gisèle Kayata-Eid

Beyrouth et moi et moi et moi
Condensé et extraits

Un atelier d'écriture
animé par Gisele Kayata-Eid

Février 2010

Prologue

18h. La rue Monnot est calme, voire un peu trop calme en juin et juillet. Les habitants sont à peine réveillés de leur sieste qui traîne encore et nos voitures se garent facilement dans la rue ombragée. Il fait chaud ces mois d'été.

Mais nous sommes assidus, malgré la chaleur, les retours saoulés de la plage, le bureau qui s'éternise et les programmes qui se chevauchent à cette période de l'année, dans ce Beyrouth qui ne dort pas.

Ces jeudis soirs, six heures n'ont pas encore sonné à l'horloge de l'église St Joseph que les messages tombent dans mon portable pour décommander, s'excuser.

Les amis rentrent, les familles se recomposent, les maisons sont toutes habitées et les montagnes qu'on rejoint difficilement nous tendent les bras et on a du mal à ne pas y succomber malgré le trafic et la distance.

Et pourtant, reste un noyau dur de passionnés d'écriture qui tient mordicus et persévère. Il reçoit avec moi les curieux, ceux qui passent éphémères, ceux qui se laissent tenter par l'expérience... Crayon et papier en main, ils se réfugient dans l'enclos frais et si convivial de la bibliothèque d'Assabil. Deux, trois marches, quelques bonjours et les voilà, atablés, comme assoiffés de griffonner, de transcrire, de raconter leur Beyrouth.

Les ateliers d'écriture devenus des rendez-vous pour les habitués, étaient un moment privilégié pour s'exprimer, manier la plume, se retrouver autour de ce qui nous unit : l'écriture. Mais quand Assabil nous proposa de gloser sur Beyrouth durant cette session, je ne savais pas que le plaisir allait tant se décupler.

Faire parler Beyrouth, ses quartiers, ses souvenirs, ses moments forts, ou écrire sur Beyrouth, sonder ses sentiments, ses émotions à propos de cette ville pour le moins incontournable dans nos vies, nous a procuré beaucoup de satisfaction.

La belle Beyrouth francophone, culturelle, incernable avait beaucoup à dévoiler, malgré ses déboires. Écrire sur Beyrouth c'était comme regarder quelque chose de très plaisant par le trou de la serrure et voler des moments que nous aimerions vivre ou qui éveillent en nous autant de remous. Tous nos tréfonds ont refait surface à travers une consigne, autour d'une idée, souvent anodine. En déshabillant Beyrouth, nous nous sommes rapprochés d'elle. Nous éprouvions une joie sincère à écrire, puis lire au groupe tout haut ce que nous chérissions tout bas et en silence.

Il y avait durant ces huit séances tant d'amour autour de cette ville ! Pas l'ombre d'un négativisme, mais au contraire beaucoup de tendresse. Un soir, un invité qui accompagnait un écrivain (c'est ainsi que sont désignés les participants aux ateliers d'écriture) fut convié à participer à notre exercice : décrire les petits riens qui nous font plaisir à Beyrouth. Rentré pour les vacances au pays, le jeune homme s'insurgea que rien n'avait grâce à ses yeux dans cette cité. Néanmoins, je le priais de prendre son crayon et d'essayer de coopérer en se forçant à trouver, ne serait-ce qu'un item. Le crayon emprunté tournoya en l'air quelques instants, puis se posa sur une feuille récupérée sur la table. Quelques mots sortirent, puis d'autres... Les pensées se suivaient et bientôt notre capitale trouva gré aux yeux du voyageur qui nous fit la confidence que oui, finalement il y avait beaucoup de choses à Beyrouth qui lui faisaient plaisir !

Sollicités pour trouver des qualificatifs, des comparaisons, les participants avaient toujours ce regard bienveillant envers leur ville. Pas de mot blessant, jamais, mais une certaine fierté, une certaine complicité, touchante... Et personne n'en était étonné. Ils étanchaient comme une soif qu'ils apaisaient par leurs écrits. Leur plume ne séchait jamais sur le sujet. Leur désir de s'exprimer n'avait d'égal que leur symbiose avec Beyrouth. Retranchés en son sein dans l'enclos littéraire, ils l'ont rêvée, s'en sont rappelés, l'ont décrite... avec beaucoup de bien-être, celui de

parler de quelqu'un, de quelque chose qu'on aime profondément. Ils l'ont aussi beaucoup défendue. L'ont vengée, ont gommé ces défauts, tué ses faiblesses...

De ces ateliers, réunis au frais, dans ce havre de lecture et de culture, mes écrivains et moi-même avons partagé des moments insoupçonnés de bonheur : celui de laisser libre cours à dire sous toutes les formes littéraires combien nous aimions Beyrouth. Ressortir ses souvenirs du placard, forcer sa mémoire à fouiner dans ce passé estropié par la guerre, les exils, les abandons avait quelque chose de curatif. Décrire la ville à laquelle nous vibrons, au rayonnement duquel nous participons, c'était un peu comme une récompense, une douce revanche. Et s'évader dans la fiction pour réinventer notre capitale avait quelque chose d'enivrant, sorte de démarche salvatrice à toutes nos frustrations accumulées.

La règle du jeu était celle de tous les ateliers d'écriture. À partir d'une consigne de temps, de forme, d'angle d'approche, il s'agissait d'écrire sur un sujet précis (cette fois-ci, on l'aura deviné, sur le thème général de Beyrouth), puis relire devant le groupe les quelques lignes qui nous ont été inspirées.

Pourtant...

Pourtant quand il a fallu récupérer les textes écrits lors de ces douces séances pour en faire une publication, cela s'est avéré être beaucoup plus difficile. Bien que l'accent durant ce genre d'atelier ait toujours été de s'exprimer plutôt que de "faire du style", il a été ardu de recueillir les élans... Une certaine appréhension de se faire publier, par manque d'habitude, une certaine pudeur à livrer ses balbutiements, des contraintes de temps souvent pénibles pour parfaire son texte... Bref, les écrivains ne sont pas écrivains et ont de la difficulté à lâcher leur morceau... pourtant choisi.

Mais à l'heure où Beyrouth est en vogue dans les grands magazines et les hit-parades, nous lui devons bien quelques textes au moins en guise de témoignages... Quelques participants ont concédé à dévoiler certaines lignes... au compte-goutte. Nous vous les livrons, quelque fois rien qu'avec mes textes pour au moins retracer la teneur de ces ateliers. À noter que les textes apparaissent par ordre alphabétique de leur auteur. En espérant que vous aurez autant de plaisir à les lire que nous avons eu à les écrire.

Gisele Kayata-Eid

Un grand merci à

Mirna Abi Aad
Randa Abu el Husn
Nicole Chémali
Christiane Dagher Yacoub
Hala Kambris
Véra Kalandérian
Raymonde Khayata
Georges Matar
Jean-Paul Moubarak
Josiane Souaid
Mona Skaff
Marielle Wardé Fayad

pour nous avoir livré certains de leurs textes.
Et merci également à tous les autres écrivains, même s'ils ont préféré ne pas se faire publier.

1. Décrire Beyrouth

La description est une des formes d'expression les plus courantes en écriture et bien sûr elle se soumet à des techniques pour organiser didactiquement leur production littéraire, les écrivains ont été invités à appliquer les différents procédés d'écriture pour créer un imaginaire ou restituer un point de vue qu'il soit subjectif ou neutre.

Raconter le quartier de son enfance
le matin ou le soir

Exercice des plus agréables qui, selon l'âge des écrivains, a décrit la réalité des rues de Beyrouth, selon les époques.



Description Beyrouth Christiane

J'avais toujours pensé que les gens du Sud étaient différents. Ils s'endormaient dans un parfum de fleurs d'orangers et se levaient bercés par les effluves de la mer. Leurs journées étaient ponctuées par les choses simples de la vie qui font que la vie est ce qu'elle est.

J'avais toujours pensé que les gens du Sud étaient différents jusqu'au jour où j'ai découvert Beyrouth. A chaque visite je la voyais sous un air différent, telle une femme métamorphosée, adulée par le regard de ses admirateurs. Beyrouth brillait encore plus chaque jour de tous ses feux. Et cette splendeur se reflétait sur ses habitants et ses visiteurs. Beyrouth avait les bras grands ouverts. On y accédait par tramway, en bus, en taxi, à pied, par la mer, par le port, par les airs, on y accédait de partout. Et Beyrouth répondait toujours à l'appel, de nuit comme de jour, elle était toujours disponible. Nos venues dans la capitale se faisaient à l'occasion des fêtes. Fêtes de Noël, fêtes de Pâques, fêtes de fin d'année, fête tout court. C'étaient le moment de s'acheter une nouvelle toilette et de flâner encore une fois dans la capitale :

"Ahlan setna Beyrouth" aurait dit Doueik, héros national né du feuilleton libanais Doueik ya Doueik, villageois de souche que la capitale étonnait encore plus à chaque fois. Beyrouth, ses souks. Souk el Tawilé, Souk el Sigha, Souk Ayyass...el le bassin, Berket el antabli, le petit bassin hexagonal où l'on servait une des meilleures limonades du monde, dans un cadre digne des mille et une nuits, bien

que dénudé de taffetas, de soie ou encore de brocart. Rien dans ce cadre ne rappelait tout ça, mais le tempo général, les colonnes, les arcades, les murmures des voix et surtout le ruissellement de l'eau de ce bassin magique faisait planer la merveilleuse silhouette sensuelle de Shéhérazade partout dans les airs.

Les marchands ambulants, les commerçants des souks, les badauds, les passants, tous faisaient partie de Beyrouth. Même les vendeurs de cacahuètes chaudes, venus des quatre coins de l'Afrique se fondaient dans cette ville avec une aisance et une volupté qui aurait empêché quiconque d'imaginer le pire.

La rue de mon enfance, le matin.
Aisèle

La rue déboulait de derrière l'immeuble beige et se lançait vers le centre-ville, encombré et bruyant. De part et d'autres de la route à une voie, des charretiers emplissaient l'espace de leur voix tonitruantes. L'un vendait des tomates, l'autre des concombres gros comme des doigts. Le soleil était à peine levé sur les balcons jonchés de pots verts dans les boîtes de lait recyclés qu'un balai de paniers s'organisait. Suspendus aux cordes, les pommes de terre montaient et les piastres descendaient. Les femmes aux cheveux encore bigoudés héraient les marchands, les apostrophant à l'occasion puis se perdaient dans des conversations haut perchées, mais surtout hautes en intonation. Le prix du kilo



d'abricots et la qualité des cerises nourrissaient fiévreusement leurs propos volages. Le marché ainsi terminé, elles s'en retournaient à leurs draps et serviettes. C'était lundi, jour de lessive. Tambour battant, lavage, rinçage et essorage s'organisaient rigoureusement. Le lourd paquet de linge en fonte bien blanchi la semaine passée par le mbaaaaaayad sort, pesamment appuyé sur le tablier ventru de la bonne aux cheveux hirsutes, domptés rapidement par un élastique qui en arrachait la moitié une fois enlevé pour le bain hebdomadaire. L'odeur de la potasse et du bleu-nuit voyageait d'une véranda à l'autre alors que les étoffes se déployaient



et se prêtaient au doux vent printanier. En bas, l'agitation continuait, imperturbable. C'était jour de semaine et l'activité citadine n'avait pas de répit à l'heure où les souks commençaient à s'engorger de victuailles et de commerçants vaillants. Le vendeur de gaz et son cheval persan, vulgairement mis au service de l'huile pouet-pouetait, alors que le vacarme des klaxons des taxis-services s'amplifiait avec le soleil qui suivait son ascension. L'heure de midi approchait et les garçons d'épiciers couraient, liste en main. Le boucher envoyait les 200 g de viande hachée pour le mehcé et le garçon d'épicier, plus Turc que Libanais, quelques caractères illisiblement griffonnés à la main, balançant petits paquets de fromage, labneh et jambon. Le tout joliment enveloppé dans des sacs en papier marron clair... Et alors que le soleil doucement s'acheminait vers sa résidence nocturne, Beyrouth-sur-mer commençait à se tempérer elle aussi. Les nuits plutôt calmes à cette époque requinquaient Beyrouth et ses habitants. Quelques balcons s'animaient encore de conversations attardées et préparaient paisiblement le train-train diurne et quiet du lendemain.

Mes souvenirs à Beyrouth Hala

Repenser à des souvenirs à Beyrouth, me ramène promptement à la rue, une quinzaine d'années plus tôt. La guerre civile a pris fin depuis peu. Je suis encore fière de mon admission à l'USJ à l'issue d'un concours assez redouté,

parmi une longue liste de candidats. Le premier jour, je rentre avec une des futures traductrices - vêtue d'un t-shirt jaune, la couleur est encore aussi fraîche dans ma tête que sa salutaire apparition— lorsqu'elle elle me repère à la sortie de la faculté et me propose de me raccompagner.

Le lendemain, c'est la panique : avec mon sens de l'orientation phénoménal, je débarque par hasard sur la place Tabaris. Prenant mon courage à deux mains, je traverse et me retrouve sur le côté opposé de l'avenue Fouad Chehab connue sous le nom Ring, où à mon grand désespoir aucun taxi n'est en vue.

De retour à mon seul point de repère, ma Faculté, je prends la sortie arrière, puis longe la petite ruelle qui aujourd'hui fait le commencement de ce qui est devenu la fameuse rue Monnot, je prends alors le sens inverse et me traîne vers la rue Sodeco à la recherche d'un taxi – service. Je rase la rue alourdie de mes quelques dictionnaires neufs – et chers, en pensant à l'accent british de mon prof d'anglais, mes nouveaux amis, les lentilles colorées de Vlad, à la sympathique Elsa. Je pense à la question de Cynthia :

" Tu es musulmane? Mais tu ne devrais pas être voilée ? " ; au Directeur, le père Chamussy et à ses surprenants cours d'Actualité. Il faudra l'appeler Mon Père, ça me fait quand même bizarre... Moi qui viens de perdre le mien!

Au croisement Sodeco, les taxis passent de temps en temps, très espacés. Les chauffeurs me déclinent l'un après l'autre, daignant à peine hocher la tête pour signifier que ma destination est une folie. J'attends mon salut, espérant voir pointer un taxi parmi de vieilles Mercedes, carcasses toutes bariolées. Mais je l'apprends par mon expérience de

solliciteuse de service, ces décorations ne sont pas un détail à négliger. Toutes les images religieuses et politiques, chapelets ou corans accrochés, sont utiles pour évaluer mes chances d'être " prise " ; il faut choisir du bon " côté ", mais toujours tenter sa chance. BOURJ ABOU HAIDAR, BOURJ ABOU HAIDAR. bourj abou haidar..

Bourj BahBah.. .. Je suis à bout de force et de paroles, finalement j'embarque.

Au bout d'un mois, le cœur battant, je décide de traverser cette autoroute finalement pas si effrayante que ça. Il suffit de choisir le bon moment et de courir. Quelques marches à monter, un trottoir puis redescendre les marches qui me séparent d'une rue plus tranquille. Une odeur de thym et de galettes de qaack chaudes me souhaite la bienvenue. De belles vieilles bicyclettes abandonnées longent le mur sale. Reprenant mon souffle, je marche un peu plus rassurée. Je regarde quand même parfois par-dessus mon épaule pour vérifier que personne ne me suit, prête à détalier à l'approche de toute alerte.

Les jours suivants, je refais le même trajet. Ils ont duré cinq ans. Je me promène à travers les rues, je découvre les petits commerces des quartiers sur mon chemin. Je prends mon temps en route; je me familiarise avec les détails de la région Ras Ennabeh, la parallèle à Sodeco, prête à sortir mes griffes pour répondre si quelqu'un m'importune au passage. Le policier me fait amicalement signe de traverser la rue Béchara el Khoury lorsqu'il arrête la circulation. Je passe au Bistrot acheter une pomme avant de commencer une journée intensive. Aujourd'hui, après avoir apprivoisé ce monde, je vais toujours au Bistrot tous les matins dans ma



petite voiture, pour prendre mon café, écouter les gens avoir les mêmes discussions avant d'aller au travail.

Souvenir d'enfance du quartier où l'on a vécu Jean Paul

6h30 : Je me réveille. Le ciel est noir comme les volets. Même la blancheur du guéridon n'apparaît plus. Je ne sens plus le temps passer tellement mes gestes sont calculés. Tout se passe très vite : douche tiède, manque d'eau oblige. Puis j'ingurgite mon chocolat chaud avec des biscottes. Le concierge palestinien hurle de dessous l'immeuble à Em Jean (ma mère) que l'autocar va arriver. Je descends un escalier froid et poussiéreux où les derniers rescapés de la nuit n'ont pas encore retrouvé leur trou, à défaut d'avoir déjà rendu l'âme. Cafards morts et autres bestioles à l'odeur fétide sont à mes pieds. J'ai l'impression de marcher dans un cimetière. Les mouches cognent dans les vitres grises sur les rares fenêtres qui ont été remises en place après la guerre. Je manque de tomber sur une peau de je-ne-sais-trop-quoi, un genre de fruit ou légume laissé là par quelque voisin ou un résidu de poubelle. Aucun étage n'est illuminé. Une fois de plus le courant est coupé. Heureusement, avec l'habitude, mes yeux sont devenus fluorescents. Je dégringole les huit dernières marches pour me retrouver sur un sol boueux et dont la couleur originelle a fait place à de la terre brunâtre. Je lance un jovial bonjour au concierge. Etrangement, je suis heureux.

Le rideau de fer du mécanicien du coin est encore fermé. J'observe la peinture bleu pastel de très mauvais goût et les graffitis rouges. Devant moi se dresse majestueusement l'immeuble en ruine de la princesse je-ne-sais-plus-trop-qui a propos de laquelle la légende prétend qu'elle fournissait des filles-vierges de préférence- à certains fortunes. Je me mets à chanter en marchant sur le trottoir crevassé, véritable cimetière d'ordures et de bêtes de toutes sortes. Je chante à haute voix " Aux Champs Elysées " de Joe Dassin ou, à défaut, " En Chantant " de Michel Sardou et les filles de l'école de la charité passent près de moi en riant. Elles doivent me prendre pour un fou. L'autocar jaune et blanc arrive en klaxonnant pour que je monte rapidement. Je me mets toujours à la quatrième rangée, juste au dessus de la roue. Je pose ma tête sur la vitre embuée et je somnole en regardant défiler les rues qui se réveillent peu à peu dans des tourbillons de fumée et de gaz carbonique. Pour aller à l'école, l'autocar passe par Ouzai. 7h30 : Ouzai se réveille encore plus sale que la veille et que l'avant-veille. En fait, c'est une banlieue tellement sale que, si elle était propre, on se poserait des questions. Nous traversons les entrailles de la terre. Des mécaniciens ouvrent leur échoppe, des canalisations s'échappent une eau dont la couleur varie entre le marron foncé et le noir en fonction de la propreté des lieux. Ça crie et ça hurle de toute part. On vend des fruits, des légumes, des clés à mollette et des voitures volées à des prix défiant toute concurrence. Soudain, nous entendons un beuglement sinistre et assourdissant, une plainte, une agonie et rien ! Nous nous retournons et, là, accrochée à un crochet, suspendue dans le

vide une vache qui rend son dernier soupir. Son sang coule lentement sur son corps meurtri avant de se mélanger et de colorer la boue du trottoir faisant un mélange hideux et laissant des flaques rouges dans une avenue brumeuse. Seules taches de couleur, seule couleur gaie, seul signe de mort !

Les bruits matinaux *de mon quartier d'enfance* Raymonde

Très tôt, peut être pas trop tôt, la ville se réveille. L'animation de la rue s'accroît avec le réchauffement du soleil. Elle se diversifie et s'intensifie. Elle fait vivre mon quartier. Parmi les premiers sons audibles du matin je me souviens de celui des freins de l'autobus blanc à rayures rouges, à 25 piastres Son arrêt se situait juste sous l'immeuble. Il signifiait le début de l'activité. Il fallait donc vraiment se réveiller alors. Puis venait celui du vendeur de légumes. Il passait avec un chariot bien achalandé et d'une voix confuse faisait l'éloge de son étalage. Les mots principaux étaient compréhensibles, le reste pas. Les femmes de mon quartier, elles, comprenaient tout. On les entendait alors à leur tour passant les commandes du haut de leur balcon en chemise de nuit, les cheveux ébouriffés et parfois marchandaient ou discutaient entre voisines. Puis elles faisaient glisser une corbeille en osier tout le long des étages pour exécuter la transaction. Quand la vie prenait un peu plus forme dans mon quartier, c'était au tour du vendeur de pétrole. Il circulait sur une charrette suivie d'un gros baril horizontal que tirait un cheval orné de mille atouts et surtout de mille grelots,

particulièrement d'un klaxon qui retentissait depuis le début de la rue et qui s'intensifiait à mesure que le commerçant s'approchait. Il étouffait tous les autres sons quels qu'ils soient. L'agitation se ponctuait par des animations sonores lointaines. Celle des sirènes des bateaux qui voulaient rentrer ou sortir des quais du port et qui y étaient tenu d'annoncer ainsi leur déplacement. Le ciel en entier rayonnait à chaque mouvement de navire. Un peu plus lointain me revient aux oreilles, le bourdonnement qu'émettaient les locomotives sur les rails avant de s'engouffrer dans la gare mystérieuse de Mar Mikhael. D'autres bruits particuliers de mon quartier portuaire étaient plus ponctuels. Je reste marquée par celui de la sirène d'alarme émise chaque premier jeudi du mois, vers 11h exactement. Les autorités de l'époque testaient les alarmes de la ville. Cela faisait trembler murs et citoyens et particulièrement les petites filles de la Sainte Famille que nous étions, l'école écrasée sauvagement aujourd'hui à 200 mètres à vol d'oiseau du port. La sirène devait avertir les habitants de Beyrouth d'une attaque en vue. Elle fonctionnait très bien, mais quand les attaques se sont faites réelles, la sirène d'alarme du 1er jeudi du mois s'est tue, probablement qu'elle ne savait pas qui alerter et de quoi. Ma ville a connu depuis d'autres bruits beaucoup plus tristes et depuis je ne l'ai plus reconnue.



16



Raconter les vieux de son quartier :
ce qu'ils faisaient, comment ils s'habillaient,
où ils restaient,
avec qui...

Restituer la mémoire à travers nos souvenirs
mais aussi à travers les personnages qui meublaient
notre quotidien.

Tranches de vie, tranches d'histoire,
ils ressuscitent les places et dépeignent
la réalité sociale de plusieurs périodes
de l'actualité libanaise.



Le café des glaces Aisèle

Ils sentaient forts l'arak et le narguileh. Et pour leurs voix hautes et leur brouhaha incessant, j'avais un faible. Ils m'offraient un monde que j'imaginai, irréel, inaccessible et où je n'avais même pas le droit de coller mon nez. Ce n'était pas l'envie qui manquait, mais la main de mon père qui me rappelait vivement à l'ordre. Dedans pourtant, tout un monde grouillait. Quelques uns, en longue robe rayée, portaient magistralement ce burnous que leur tarbouch rouge relevait. Certains s'appuyaient sur une canne qu'ils levaient à l'occasion quand la chance ne leur souriait pas au tric trac. D'autres aux lunettes intellectuelles et à l'air sévère discutaient violemment. D'autres encore, en chemises blanches assez longues sur leurs larges pantalons, riaient à gorge déployée sur une table du coin devant un café qui sentait la cardamome et les effluves de ce Beyrouth d'antan.

Les verres cliquetaient, les serveurs jeunes et déhanchés passaient à travers les tables, un plateau fumant qu'il tenait haut la main. Ils avaient l'air de tous se connaître. Ils s'interpelaient gaiement, parlaient haut et avec éclat... et pourtant je les croyais tous vieux. Vieux, mais joyeux. Libres et dégingandés, rescapés des jupes bavardes et des cuisines encombrées. Ils refaisaient le monde malgré leurs rides et leur dos que je voyais voûté. Ils semblaient jouir à fond de leur vie, et bien plus que ceux qui évanescents, pressés et furtifs passaient dehors sans même les voir. Ils avaient une existence à part entière. Mais intemporels,

17

ils appartenait à une catégorie de gens qui n'existaient que dans ce " Café des glaces " de la rue Gouraud.

*Description des personnes âgées
de mon quartier
Jean Paul*

Dina : Microcosme de rides ambulante qui marche tel un fantôme dans notre rue avant d'accrocher Michel, son éternel tête de turc et le traiter de froussard, Dina avait un caractère de chien, joueuse invétérée de poker qui faisait trembler tous les hommes avec son venin. Plus dure que le fer, empoisonneuse, langue de vipère, elle avait tous les défauts du monde. Quand Dina marchait dans la rue, on sentait sa présence, une démarche lourde avec son sac en cuir d'une autre époque et sa chemise blanche et verte et sa jupe noire juste au dessus des mollets. Quand elle enlevait pourtant son foulard, une crinière de cheveux blancs ébouriffés apparaissait laissant transparaître une jeunesse fanée et une beauté qui a du sans doute faire la gloire des années 50-60 dans le Beyrouth d'antan.

En fait, je n'ai jamais connue Dina que vieille et cramoisie. Voix calme et chevrotante qui ferait presque pleurer les gens qui ne la connaissent pas mais qui devient soudainement de ténor et crieur quand il s'agissait de plaider pour ses droits au poker, la voix de Dina était reconnaissable entre mille. Elle insultait tout le monde sauf mon père, seul médecin de quartier, seule personne dont elle avait vraiment besoin sauf

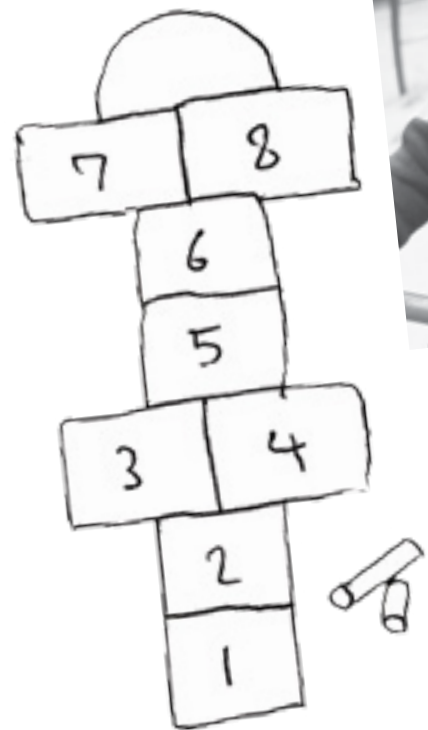
quand il était son adversaire au jeu. Dina avait un profond respect pour les personnes qu'elle estimait avoir une certaine culture et un certain savoir. Pourtant derrière son venin se cachait une femme pieuse. Mais on ne le sut que plus tard, bien plus tard quand nous sommes entrés chez elle et avons découvert des portraits de la Vierge un peu partout dont un près de son lit que j'ai gardé en souvenir.

Avec moi, elle était un vrai sucre d'orge. Elle m'adorait. Les rides devenaient sages et charmeuses, des chemins où on laissait nos doigts s'enfoncer et ne jamais ressortir, jardin de tendresse et d'amour.

Dina mourut suite à un accès de folie survenu dans la nuit. Tous les efforts de mon père pour la ranimer furent vains. Elle laissa pourtant un trou béant dans notre quartier. Certains même la regrettèrent.

M Nehmeh : Un étrange et poétique personnage dont je n'ai jamais su le prénom et me contentait de l'appeler monsieur était cet homme à l'âge indéfini qui se baladait avec son caddie dans les rues de mon quartier poussant parfois jusqu'à Hamra pour acheter du café à ma mère. Il avait cet air majestueux des rois déçus avec de fines ridules couvrant son visage, un être unique dont le temps n'avait pas terni le charme. Il apparaissait comme un fantôme et disparaissait sans qu'on ne sache où il va ni ce qu'il a ni où il habite. Entouré d'un halo de mystère. Homme sans âge avec son éternel costume marron, toujours très élégant comme s'il devait se rendre à une soirée, il était un océan de sagesse qui forçait le respect, au calme juste avec un sourire d'une telle sincérité qu'il pourfendrait les cœurs les plus durs.





La cour d'école
Aisèle

A bik bik bik
A rah ychkik
A dammar dammar dammar
A rah ydzammar.

En cercles, jupette bleue bleu-marine, socquettes blanches et tresses de part et d'autre de leurs faces ingrates, elles patientaient que le sort choisisse celle qui commandera la troupe ou celle qui en sera éliminée.

Un peu plus loin, deux autres, lunettes sur le nez, plus calmes, tournaient d'un geste lent, sûr, saccadé, avec un rien d'ennui une corde un peu trop longue. Quatre, cinq fois enroulée sur le poignet pour la raccourcir, elles usaient d'un doigté inégalable pour lâcher prise ou accélérer le rythme sous les pas d'une troisième qui se dandinait d'un pied à l'autre en glissant la corde sous son saut qu'elle essayait d'avoir le plus haut.

Venant de loin, bras dessus, bras dessous, papotant avec

Raconter les jeux des enfants du quartier.
Très suggestifs des mentalités,
des stades de développement de la ville
ou de son urbanisation, les jeux d'enfants racontent
Beyrouth et l'intérêt de ses jeunes aux différentes
périodes qu'a connu la ville.

www***

des airs de se partager des secrets d'Etat, deux têtes brunes s'échangeaient le monde et ses douleurs...
Et alors que la plupart s'activaient pour s'en aller, cartables sous le bras, les oiseaux, en haut, d'une branche à l'autre, célébraient la fin de la journée et le retour au bercail des petites écolières. Les nids gazouillaient alors que les élèves du deuxième tour d'autocar attendaient leur bus en piaillaient doucement dans la cour de l'école qui aujourd'hui n'est que décombres... prémices au gratte-ciel honni.

De ces jeux qu'on faisait
lors de notre jeunesse
Jean Paul

6h du soir, comme d'habitude, je suis chez mes voisins, ce qui est sympa est que leur véranda (qui fait le tour de l'immeuble) donne directement sur les jardins de l'ancienne ambassade de France et avec une vue panoramique sur la mer et Ain el Mreisse et, de l'autre cote sur la rue et sur le mur de l'immeuble d'en face.

Je devais avoir 8 ou 10 ans. Nous étions quasiment du même âge, Nous ne pouvions qu'avoir des jeux sains et innocents. Sur la véranda, il n'y avait jamais rien en hiver et, en été, on installait une balançoire, une table et des chaises pour profiter de la fraîcheur. On laissait libre cours à nos jeux dont l'innocence était plus que douteuse.

Le plus innocent consistait à lancer des graines poisseuses de je-ne-sais-quel fruit pas arrivées à maturité sur le mur de

l'immeuble d'en face et celui qui arrivait à en coller une, voire deux gagnait. Nos frêles bras se musclèrent à jeter une trentaine de mètres ces graines dont la noirceur colorait nos doigts et les rendait poisseux et collants. Accessoirement, pour enlever la poisse, on ne trouvait rien de mieux que de s'essuyer soit sur la baie vitrée soit sur les canapés. Un de ces jeux qu'on faisait à l'école s'appelait police-baiser. A l'instar de police-voleur ou il s'agissait de former deux équipes, la première composée de policiers qui devaient donc attraper les voleurs qui composaient la deuxième équipe, police-baiser était de loin plus sympathique pour les garçons. Il s'agissait de former deux équipes, l'une exclusivement masculine, l'autre exclusivement féminine. Le but étant de pouvoir attraper les filles et celle qui était attrapée devait donner un baiser chaste et pudique à son gardien avant d'être libérée et si elle refusait, elle était mise en prison (virtuellement). C'était un jeu agréable et drôle.

Jeux " camerscopique " d'enfants Raymonde

22

Il est 12h12', la cloche manuelle de la Sainte Famille de Gemayzé sonne avec force et retentit dans tous les coins de l'école. Les portes des classes s'ouvrent violemment. S'en dégagent des multitudes de filles au tablier carreau bleu marine et bordeaux. Elles s'entassent énergiquement sur les escaliers pour arriver les premières dans la cour de récréation, et, pour profiter de chaque minute de cette trêve tant

attendue, les groupes se forment déjà durant la descente du long escalier qui mène vers l'espace convoité.

Les sportives se regroupent entre elles, un ballon à la main, et se ruent vers ce qui reste d'un panier de basket-ball, aux mailles distancées par trop d'usage, et se prenant pour les membres de l'équipe nationale entament une partie.

Un autre groupe, moins dynamique, se munit d'une espèce de long lacet blanc que deux fillettes font soutenir sur leurs chevilles alors que le reste de l'équipe à tour de rôle défile en sautillant entre les lacets faisant des entourloupettes diverses, saccadées, et variées en ayant pour objectif ultime de ne pas toucher le cordage posée sur le bas des jambes de leurs camarades.

Un troisième groupe encore moins énergique, s'active à dessiner des marelles, en X ou en diable ciel ou encore en 1 à 8 simple.

Ces lourdaudes déterrent de sous un arbre, ou de sous une dalle brisée un morceau de marbre cassé mais lisse, qu'elles prennent soin de cacher après chaque récréation, et se mettent à user leur chaussure d'hiver en le poussant d'un carré à l'autre.

Un peu plus vers le fond de la cour un groupement se forme pour engager une partie de -attrape-moi-avant-que-je-ne-mette-les-pieds-sur-un-niveau-plus-élevé. : kirshak a3li : " ton bedon est haut " ! Drôle de jeu où les fillettes courent comme des écervelées pour trouver une surface à peine surélevée sur laquelle une fois le pied posé l'intéressée est sauvée.

Sous une autre forme des jeux d' " attrape " , certaines engagent des parties de " botte savon merci ". Jeu où au

moment de se faire attraper la fille lève son pouce, en disant botte, se voit du coup à l'abri, mais aussi immobilisée, attend alors une coéquipière qui pour la libérer doit lui toucher le pouce érigé en prononçant savon, expression à laquelle la détenue doit répondre merci. A ce moment la partie peut continuer.

Dans le coin le plus éloigné du centre en effervescence de la cour, quelques filles courent, se cachent, sautent, regardent, observent, s'agitent, pointent du doigt, s'accroupissent, se disent des mots incompréhensibles.

Elles n'ont aucun objet entre les mains. Et pourtant s'animent avec véhémence : elles jouent avec leur imagination. Elles sont les plus particulières, elles s'inventent des jeux qui ne s'appellent ni ballon chasseur, ni X, ni Colin Maillard. Elles ont leur propre monde dans lequel elles plongent à deux ou trois ou quatre, tout au plus. Un monde hermétique et infini.

Quelques religieuses surveillantes, au regard bienveillant circulent parmi ces gamines. Par moments elles discutent entre elles. Elles parlent peut être des mamans rencontrées au parloir, ou alors de l'état de santé du petit Youki, chien de la Communauté qui suit toujours la même religieuse. Bruits et odeurs se mêlent en crescendo sous le soleil chaud et le ciel clément de Beyrouth, jusqu'à ce que retentisse le son de la deuxième cloche. Il est alors l'heure pour les fillettes, de se remettre en rang, de remonter en classe. Leurs joues sont empourprées, leur regard distant et vide, elles pensent sûrement au temps qui leur reste à attendre avant le prochain tintement de délivrance.



23

II. Voir Beyrouth v/s sentir Beyrouth

Parmi les exercices demandés, il fallait élaborer à partir de son vécu, de sa perception des choses. Les résultats en étaient charmants. Mais il a fallu aussi suivre la consigne de planter un décor d'une façon neutre, un peu comme un guide touristique, pour poser une atmosphère qui donne sa dimension au récit, celle qui accroche le lecteur à l'histoire afin qu'il y adhère et croit à l'illusion. ***

La rue Monnot côté cour, côté cœur
Pour les besoins de cet exercice,
nous avons sorti l'atelier de son enceinte
pour nous installer sur les marches
de l'église St Joseph.
Il fallait décrire la rue Monnot
et ce qu'évoque le nom de cette rue.

La rue Monnot Aisèle

Description neutre

Difficile d'accès, enfin on y est.

Calme, fraîche à l'heure du crépuscule, le soleil l'a déjà oubliée. Pas de boutiques, mais quelques maisons éparses, anciennes, rescapées comme par miracle. Imposante, authentique, incontournable, l'église St-Joseph décore la rue Monnot de son parvis de vieilles pierres qui montent vers l'église-auditorium.

La rue Monnot est une des plus authentiques ruelles de Beyrouth. Abrisée sous de grands arbres centenaires, elle est calme le jour et vibrante à la nuit tombée. Entre les vieilles maisons à cachet traditionnel, les balcons en fer forgé et les persiennes en bois de couleur, la rue est l'antre de la culture beyrouthine : Elle jouxte un théâtre et une bibliothèque et l'ambitieuse Maison du livre. Le fief des Jésuites cède pourtant le pas vers la fin de la ruelle à quelques restaurants et pub précurseurs de la vie nocturne, bruyante et animée.

Description personnelle

Pour certains c'est le chantre de la culture, pour d'autres, le lieu de débauche et de la luxure. L'évocation de ces deux mots juxtaposés émoustille deux tranches de la population à l'opposée l'une de l'autre : celle des sandales confortables face à celle des tongs versus talons aiguilles. Les habitants du quartier, retranchés dans leurs mètres carrés de verdure derrière des vestiges de fer forgé se sentent dépossédés. Les jeunes saouleurs irrespectueux et tapageurs

en font un lieu de perdition intolérables pour les enracinés du quartier. Quant aux gens de la culture, ils spolient avec leur superbe intellectuel et leur trafic de 4 x 4 les bancs de l'église centenaire, fierté du quartier qui avec sa crypte, sa bibliothèque, son théâtre avoisinant et ses maisons du livre et bibliothèque municipale prolonge l'empreinte de l'Université St Joseph, impératrice des lieux.

Description de la rue des Jésuites Jean Paul

Description touristique :

Voilà la rue des Jésuites, une rue empreinte d'histoire et de culture. Au delà des murs de lierre ou les fleurs se pâment en été, un magnifique jardin se dresse où les amoureux trouvent leur bonheur. Surplombe ce jardin la majesté de l'église qui est un hymne à l'art roman du siècle dernier et dont l'horloge déjà séculaire resplendit. Vous ne manquerez pas de voir la bibliothèque en contrebas qui, bien que petite, cache des merveilles et où règnent un calme et une quiétude luxuriantes. La rue est à multiples facettes. Au delà de la partie religieuse et culturelle, elle se termine magnifiquement par des boîtes de nuit dont la renommée a dépassé nos frontières par leur ambiance et leur ouverture au monde et aux cultures.

Description personnelle

Ah ! La rue des Jésuites, bien que petite et sinueuse, est empreinte de magie et de poésie. C'est un mélange de rationnel et de folie, de beauté et de décadence. Symbole de la piété et du savoir, l'église domine par sa façade beige aux pierres qui observent et qui tacent les récalcitrants à la religion, des pierres qui fascinent et qui attirent. L'édifice est surplombé par un œil de cyclope. L'horloge semble regarder d'un œil réprobateur les fêtards qui sortent des boîtes de nuit. Les aiguilles sont des éclairs que nul ne remarque mais qui mettent en valeur l'heure tardive des débauchés du samedi soir. Au beau milieu, sortie de nulle part, une bibliothèque contraste avec le décor festif de la fin de la rue et l'austérité du début. On y trouve tout ce que l'être humain désire jusqu'au plus inimaginable. La rue des Jésuites est la rue du souvenir. C'est là où se nouent les amours et c'est là où se jouent les drames. Digne des livres de Voltaire ou pur espace shakespearien, la rue des Jésuites restera une fierté pour Beyrouth jusqu'à la nuit des temps.

Les petits riens de Beyrouth qui nous font tant de bien
 Une capitale c'est forcément grand
 et avec tout ce qui s'y rattache...
 Pourtant la consigne de cet exercice était
 de réduire à quelques mots les sensations,
 souvenirs, descriptions, sentiments
 que Beyrouth suscite en nous.

Beyrouth Aisèle

Beyrouth, c'est un plaisir en soi.
 C'est la chaleur qui me prend à la descente d'avion.
 C'est le gendarme qui dit " Non, tu ne passeras pas ", très
 fermement, très sérieusement, mais qui obtempère finalement.
 Beyrouth, c'est la Corniche bon an, mal an, qu'on aime
 redécouvrir pour la première fois.
 Beyrouth c'est la mosquée bleue qui s'appuie sur la belle
 cathédrale de bois et de marbre.
 C'est l'odeur de la narguilhé quand la moiteur accable les
 cafés du centre ville, l'odeur des quartiers au mois d'août
 quand les vieux jettent de l'eau pour se rafraîchir.
 C'est le port si proche, si loin, habité par les sirènes des
 bateaux il n'y a pas si longtemps encore.
 C'est la maison où j'ai grandi, le doux souvenir du quartier
 qui reste intact au moins dans mon souvenir.
 Beyrouth c'est un nom que j'aime écrire, que j'aime lire,

repérer et répéter.

C'est ma fierté devant les étrangers, ma douleur
 devant les miens.
 C'est mon avenir caché dans un espoir irraisonné,
 déraisonné et si coupable.
 Beyrouth c'est mon moi, c'est moi, c'est ce que j'étais,
 ce qui est et qui resteras.

Ces petits riens qui font plaisir Jean Paul

Une table, quatre générations de personnes jouent a Hamra
 et toujours la même personne qui se sacrifie pour être l'âne.
 Rire à n'en plus finir !
 Un bout de canapé, ma tante et moi, moi 10 ans, 12 tout
 au plus, objet de la rencontre : initier le gentil petit neveu
 (c'est moi ca !) aux plaisirs de la vie : apprentissage
 du blackjack
 Une pâtisserie, Granita, maitre Hagop et la tête de nègre
 avec la bouche en pâte d'amande et son petit chapeau et
 le chocolat fondant.
 Un coucher de soleil, un narghileh au café Rawdah,
 des pensées poétiques ou un débat d'idées avec mon
 meilleur ami
 Dix personnes autour d'une table, on se connaît peu mais
 on s'en fout. Curieusement, un verre d'un liquide à la
 couleur douteuse passe de bouche en bouche. C'est à celui
 qui tiendra le plus le rhum noir jamaisquin.

Beyrouth via les cinq sens
 Si le nougat n'est pas une spécialité beyrouthine
 exclusive, quand il est enrobé de feuilles de rose,
 on ne peut que penser aux maisons de Beyrouth,
 odorantes, où se cachaient une grand-mère
 ou un vieil oncle qu'on aimait visiter
 pour les bonnes pâtisseries à l'eau de fleur d'oranger,
 sous un ombrage exquis,
 dans la douceur de ce qui semblait être éternel.
 Le nougat, toujours là lui,
 a bougrement inspiré nos écrivains
 qui ont dû décrire toutes les sensations suscitées
 par le fondant blanc qu'ils ont observé,
 senti, goûté pour pouvoir produire leur texte.
 Les résultats étaient délicieux.



Sacré nougat Aisèle

Tu me toises et je te convoite.
 Tu me nargues et je te lorgne.
 Tu m'attires et je le repousse.
 Tu m'appelles et je te résiste.
 Tu déploies tous tes attraits et j'y souscris :
 Miel et amandes
 Roses et fleurs.
 Tu as tout pour me plaire, me séduire et de dire
 non devient une gageure.
 Toi, tu ne bouges pas.
 Tu restes là, planqué devant moi, sous mes yeux qui
 t'avalent et le désir qui m'envahit.
 Te dire Oui, c'est me faire parjure.
 Te dire Non, c'est t'infliger un affront.
 Mais bon ! Le temps me presse...
 Je me laisse prendre et je t'attaque.
 Tu te laisses prendre en t'effritant, en t'effeuillant pétale
 après l'autre.
 J'ai presque envie de te ramasser, mais je me contente
 de ton corps
 Parfumé à outrance.
 J'ai comme un haut le cœur
 Mais tes douces effluves m'envahissent, me prennent
 à la gorge, alors que doux et mielleux tu fonds sous
 mes sens qui te découvrent.
 Toi et moi bientôt nous ne formons plus qu'un.
 Dans le plaisir de la découverte et la joie de la satisfaction.

Tu coules en moi jusqu'à disparaître, me laissant là, inassouvie.
Je te cherche encore ici et là dans ma bouche
et sur mes lèvres...
Mais mon cher Nougat, c'est dans l'estomac que tu es
maintenant et sur mes hanches que la vie entière tu resteras.

Le nougat Mirna

Petit trésor emballé, en transparence, pour me tenter !
Cube blanc et nougaté, ta texture moelleuse, qu'a-t-elle
à raconter ?
Des histoires de grand-mère, de douceurs teintées !
De pistaches fourré, tu as tout pour m'épater !
Coquet, de pétales tu te fais chouchouter !
Dès la première bouchée, ton eau de rose, au Beyrouth
d'autrefois, m'a emportée !
Petit cube blandinet, tiens-toi prêt...
Bientôt, tu seras roi de mon palais !

III. Beyrouth dans tous ses états

*Beyrouth au fil des mois
Comme toute ville, Beyrouth vit au rythme des saisons,
voire des mois. Cristalliser sa pensée
sur une période précise mate la plume,
l'oblige à se discipliner et ici à nous révéler les odeurs,
les images, les tempêtes de Beyrouth...
Mais happés par le temps et les souvenirs,
tous les mois n'ont pas eu droit de cité...
en voici quelques rescapés :*

Calendrier de Giséle

Janvier : Ma chambre avait une lucarne qui brillait dans la nuit. Elle emplissait l'espace et le résumait sur 50 cm. Tout y était : la lune, les étoiles, les nuages qui les cachaient et surtout la pluie. Elle tombait drue sur moi. Les nuits de mauvais temps, elle s'abattait méchamment sur mon lit et je n'avais aucune place pour y échapper. Elle y allait si fort que quelque fois même elle envoyait des petits grêlons qui cognaient si brutalement sur la vitre au-dessus de ma tête... que je faisais pipi sur moi. Les averses de janvier dans l'obscurité de la nuit ne se liquéfiaient véritablement que sous moi.

Février : Il faisait froid dans les grandes maisons de Beyrouth et mes mains le savaient et en pleuraient. En petites socquettes brunes, je pensais que la laine n'était que pour les pulls que ma tante me tricotait patiemment tout l'été. Les bottes fourrées n'existaient pas et les gants, exclusifs aux voyages en Europe de mon père. Boudinés, douloureux mes doigts n'avaient qu'un bonheur : celui de compter seulement 28 jours à ce mois d'engelure.

Mars : Le mois de ma mère. Non pas pour le 21, sacro-sainte fête de la maternité, mais celui où elle s'évertuait à faire chauffer cette satanée salamandre pour les quelques jours des plus grosses bûches économisées. Notre seul espoir de chauffage dans ces maisons hautes et glacées était d'observer ma mère à plat ventre en train de souffler pour que le feu prenne. Une fois l'exploit accompli, c'était l'heure de rentrer se coucher.

Avril : Rouges, roses, oranges, mauves... les ruelles se

remplissaient de toutes les couleurs. Sur les murets, dans les coins oubliés et jusque dans les arbres, les bourgeons s'éclataient en de magnifiques fleurs. Le printemps, entre l'hiver qui s'est amusé aux prolongations et l'été qui ne se découvrait pas, le bonheur ne tenait qu'à un fil : celui des beaux jours qui se précipitaient.

Mai : Le mois de Marie, mon mois, celui des plaisirs retrouvés dont, magique, celui de la plage. Les martyrs libanais qu'on fêtait si gaiment ne se sont jamais doutés que leur trépas aller, des dizaines d'années plus tard donner tant de joie... puisque le 6 mai signait définitivement le début de la saison balnéaire, de la mer, du bronzage, de la natation.... Une joie qui perdure aujourd'hui encore.

Juin : Beyrouth s'alourdissait, malgré la légèreté des jours qui s'annonçait. Entre les sandales que l'on chaussait gaiement en montrant le teint dûment hâlé et les examens qu'on balançait vaille que vaille, les notes scolaires nous faisaient souvent suer bien avant le temps des grandes chaleurs.

Juillet : Empesés, ruisselants, voire dégoulinants, le long mois qui faisait basculer l'année vers sa fin était... disons pour le moins poussiéreux. Les taxis-services étaient odorants... très. Les rues soudain devenaient sablonneuses, le vent désertique, alors que les journées s'allongeaient dans la pesanteur. Seule la montagne apportait réconfort aux Beyrouthins que nous étions.

Août : Le mois le plus lugubre pour Beyrouth. Désertée, elle souffrait dans ses ruelles où seuls quelques oubliés dans la grande ville tiraient sur une cigarette autour d'un café partagé avec les voisins sur un trottoir rafraîchi par un jet d'eau de fin de journée.

Septembre : Septembre avait un avant-goût de quelque chose. Difficile à définir. Beyrouth en septembre était plate, maussade et quelque peu fuyante. Les rues toujours évidées, encore boudées, s'animaient pourtant dans certains quartiers, là où les écoles commençaient à aiguiser leurs couteaux. Septembre se préparait à la grande gifle. Celle de la rentrée.

Douze mois pour t'aimer, Beyrouth !
Mirna

" Yirham el mawta ", octobre s'annonce avec l'odeur de la terre humide, le crissement du papier d'emballage des livres, l'embouteillage et l'angoisse de la rentrée.

Novembre le suit de près, avec la première pluie diluvienne, les cailloux et la boue qui débordent dans les rues mal entretenues. Beyrouth résiste au sommeil malgré les journées qui raccourcissent.

Entre l'appel du " mouadden " et les premiers chants de Noël, décembre approche, un doux sourire aux lèvres et l'espérance des retrouvailles et des tables bien garnies.

Décembre, je t'aime !

Les verres trinquent et le champagne pétille ! Mêlant joie et tristesse, Bliss, Gemmayzé et Monnot dansent au rythme de janvier et de l'année nouvelle. Festif et opulent en son premier, l'ainé de l'année devient sobre et se serre la ceinture les trente jours qui restent.

Heureusement, février en son quinzième jour le sauve d'embarras. Les mannequins s'affichent nus dans les devantures de magasins parées de chiffres et de pourcentages ! C'est alors que les marguerites jaunes et l'herbe verte percent l'asphalte. C'est avril qui débarque en queue de poisson ! En mai, Beyrouth prépare son mariage, se parant de glycines lilas et fuschia et se parfumant de fleur d'oranger. Et les Beyrouthines de dévoiler leurs charmes...

A trente-cinq degrés, juin chasse les Beyrouthins de chez eux... quand ils le peuvent !

Juillet l'imite sauf que ses soirées sont sans limites !

En août, la capitale veille et s'éveille...

Femmes voilées, touristes et immigrants envahissent son centre, curieux de ce qu'elle a à dévoiler.

Mais voilà septembre qui s'installe et, sans crier gare, remet les montres à l'heure du travail.

L'année a vite filé à Beyrouth que je n'ai pas fini d'aimer !



Beyrouth, capitale mondiale du livre et... ?
Fiers du label " Capitale mondiale du livre ",
d'autres " distinctions " ont fait rêver nos écrivains.
Le but du jeu étant de laisser libre cours
à son imagination,
source de toute inspiration.

Beyrouth, capitale mondiale du livre
Aisèle

Mais aussi des contrastes, de la renaissance, du bonheur de vivre, de la frivolité, de l'inconscience

Pour Raymonde

Capitale mondiale de la reconstruction... du béton
Capitale mondiale de la cohabitation ...
des conflits politiques
Capitale mondiale des transports terrestres...
et des embouteillages
Capitale mondiale des amours... cachées
Capitale mondiale de la mode...snob



Portrait chinois de Beyrouth

Dans les ateliers d'écriture, les portraits chinois font légion. Ils développent l'imagination et suscitent les comparaisons. Beyrouth n'y a pas échappé.

Portrait chinois de Beyrouth Aisèle

Un plat : mouloukchieh, elle en impose, mais ne rassasie pas
Un sport : la boxe
Une œuvre littéraire : L'insoutenable légèreté de l'être de Kundera
Un animal : un aigle qui n'en a jamais assez des cadavres
Une fleur : une marguerite qu'on effeuille allègrement
Un fruit : une pastèque : vibrante, pesante, plein de pépins
Une couleur : le jaune, couleur du soleil
Un art : martial, élégant et efficace
Un métier : un tisserand qui sans cesse remet sur son métier...
Une pensée : des vacances
Une maxime : Il court, il court le furet...
qu'il faut toujours rattraper
Une chanson : Que sera, sera, what ever will be, will be, the future is not ours to see
Un vêtement : une robe longue, un fourreau scintillant et séduisant

Une petite annonce : Pette ville bradée, volée, mais à conserver et à aimer. Effet suprême.
Une actrice : fatale, vivace dans le souvenir.

Si Beyrouth était... Jean Paul

Si Beyrouth était un plat, ce serait une salade composée par sa diversité culturelle et linguistique, par les nombreuses confessions, par les nombreuses nationalités et origines des habitants et leur homogénéité malgré toutes ces différences
Si Beyrouth était une œuvre littéraire, ce serait " L'Assommoir " ou " Au Bonheur des dames " d'Emile Zola. Deux romans pour Paris au XIXème siècle et pourtant qui s'appliquent merveilleusement bien à Beyrouth tant que l'un montre la misère urbaine des quartiers défavorisés et l'autre la joie de vivre des femmes, étrange contraste qui se retrouve à Beyrouth actuellement.
Si Beyrouth était un animal, ce serait un chat par son caractère mystérieux et invulnérable malgré tous ceux et celles qui l'ont attaquée et sa qualité de ré-exister malgré tout. Beyrouth a plusieurs vies, comme un chat.
Si Beyrouth était un fruit, ce serait une pomme verte acide, Beyrouth est acide pour celui qui ne sait pas y vivre, elle brûle tant le soir que la nuit est toujours fraîche et à croquer comme une pomme.
Si Beyrouth était une fleur, ce serait un gardénia. Etonnement, Beyrouth a toujours ce parfum qui sort des jardins cachés

et qui désintoxiquent les rues enfumées. C'est magique !
Si Beyrouth était un sport, ce serait le jogging. C'est un des rares sports avec la marche que tout le monde pratique car c'est agréable sur la corniche de la mer, ça calme les nerfs.
Si Beyrouth était une couleur, ce serait le bleu, symbole de calme enchanteur et romantique.
Si Beyrouth était un art, ce serait la peinture. Beyrouth est une fresque où chaque zone mériterait d'être dessinée et redessinée car chaque dessin serait différent selon la vision des choses. C'est une ville où l'abstraction est reine mais pourtant parallèlement si vivante qu'on s'y perd.
Si Beyrouth était un métier, ce serait vendeur de quatre saisons. Quoi de plus pittoresque que ces vendeurs qui crient le prix de leurs fruits et légumes à tue-tête ?
Si Beyrouth était une pensée, " Si le peuple un jour a voulu vivre, le destin lui répondra inévitablement " (Abou Al Kassem Al Chabbi)
Si Beyrouth était une maxime, " La critique est aisée mais l'art est difficile " (Ferdinand Destouches) Il est tellement simple de critiquer quand on ne connaît pas la vérité sur certaines choses, c'est ce qui arrive dans notre pays.
Si Beyrouth était une chanson, " La Foule " d'Edith Piaf, par son univers festif et amoureux. Beyrouth est une ville qui aime la vie sous tous ses angles et les Libanais vivent pleinement leur vie.
Si Beyrouth était un vêtement, ce serait un foulard. A Beyrouth, peu importe comment et où il est mis, le foulard garde ce fond de mystère et de sensualité indéniable surtout par la façon dont il est mis.

Portrait chinois de Beyrouth Raymonde

Plat : Tabboulé : comporte diverses confessions, croyances et disciplines
Œuvre littéraire : Carmina Burana : flamboyante
Animal : âne : animal qui supporte tout et que n'importe qui chevauche
Fruit : pêche : juteuse, pulpeuse, fraîche mais à la peau dure
Fleur : géranium : a longue vie, sans prétention et multicolore (pour tous les partis politiques)
Sport : football : jeu où tout le monde se dispute le ballon, aimé par tous les hommes, populaire et dont les nouvelles sont suivies mondialement.
Couleur : vert : couleur qui lui manque, qui se marie au bleu de la mer, couleur du renouveau
Art : théâtre : tous les scénarios peuvent y défiler, très peu de sincérité
Métier : maçon : la reconstruction encore et encore
Pensée : l'espoir : toujours vivant à Beyrouth
Maxime : " Les amis et la famille sont toujours les bienvenus "
Chanson : Les copains d'abord.....
Vêtement : minijupe : tout le monde veut voir ce qu'il y a en dessous : son si riche sous sol
Petite annonce : ville des trois v : vie, voyez moi, voyous

IV. En deçà et au-delà de Beyrouth

Si notre capitale est une réalité qu'on peut appréhender avec ses sens et émotions, c'est aussi un creuset d'impondérables et autant d'inextricables. C'est aussi le lieu de chimères et d'évasions virtuelles, ne serait-ce que par la pensée.

A la recherche des identités ...
Les identités façonnent la ville.
Elles composent un peuple et
en constituent sa mémoire.

Mais les écrivains n'ont pas embarqué.
Par pudeur, par manque de recul, par difficulté,
je ne le saurai pas...
Personne n'a voulu " lâcher " un seul texte.
Pourtant, certains étaient très parlants.
Je vous livre néanmoins l'enjeu de l'exercice.

34

Identité par le nom
Je m'appelle Gisèle.
Gisèle

C'était un nom à l'image de ce qu'était mon pays à cette époque, celui des réminiscences du temps du mandat que nos parents ont vécu personnellement ou du moins à travers leurs parents. Donc Gisèle était un prénom couru le jour de ma naissance.

Mon nom de famille est Kayata. Ma mère aimait beaucoup agacer mon père sur le " h " qu'il avait élégamment ôté des trois syllabes. Il l'avait fait pour que les Français avec qui il travaillait à l'époque puissent le prononcer facilement. Ma mère le narguait et lui disait que probablement il était descendant du duc de Kayeti, un noble du temps glorieux des Croisés. Mon Nicolas s'amusait à ce jeu et même y prenait goût, ce qui finissait par irriter ma Lucie qui, elle, était bien et bel une fille d'un village reconnu et portait un nom originel et sans compromis. Melle Raphael était fière de sa descendance de Dlebta et bien qu'elle ait grandi dans la capitale et ait épousé un pur Beyrouthin, elle s'enorgueillit de son patronyme.

Lucie et Nicolas aimaient beaucoup mon prénom et ils m'ont passé cet amour. Ceci ne les empêchait pas de m'avoir trouvé un surnom qui gazouillait et qui allait longtemps m'accompagner : Gazzoul. Ma mère y ajoutait un " té " d'appartenance, ce qui me comblait de tendresse. Il figure sur mon courriel et chaque fois que j'ouvre ma page, j'entends leur voix me caresser...

Identité par le caractère
Gisèle

Je suis ma mère avec la personnalité de mon père.
Je suis fière d'être une autre Lucie aux yeux des gens et je suis heureuse de porter Nicolas en moi.
Les deux m'ont faite et je suis les deux.
J'ai la vivacité de ma mère, sa spontanéité, sa fougue, sa passion, mais aussi ses angoisses, ses gouffres, ses susceptibilités, ses errances et ses attentes.
J'ai la pondération cérébrale de mon père, sa logique et sa perspicacité. Il m'a passé son talent rhétorique, ses dons pour l'abstraction et sa propension à la synthèse.
Mon père est mon ami, ma mère mon amour.
Ma mère est mon cœur, mon père ma raison.
Je cultive soigneusement le bonheur d'être l'un avec la satisfaction de venger à l'occasion l'autre.
Mes cheveux maternels encadrent mon regard paternel.
Mes doigts qui écrivent les pensées de mon père perpétuent les siens. Ma voix exclame, avec ses intonations, les passions de ma mère. Ce que je dis est pensé par l'un et exprimé par l'autre.
S'ils se sont beaucoup aimés pour que je vienne au monde, ils continuent encore plus à se rapprocher dans l'éternité en se fondant tous les jours davantage en moi.
Ils vivent en moi et je perpétue leur présence.
Sauvegarder leur mémoire dans ma personnalité est mon plus grand héritage. J'en tire toute ma fierté et toute ma gloire.

Beyrouth au conditionnel
L'imaginaire est une dimension qui nous attire tous.
Il est le lieu de nos fantasmes et le défouloir
de nos interdits.

Invités à visiter Beyrouth, à travers
une écriture poétique, les participants devaient bâtir
un univers en imaginant un lieu réel ou fictif
de Beyrouth et à lui donner vie.

Un coin de Beyrouth ré-inventé
Gisèle

Je ne peux pas imaginer un lieu dissocié de mon passé.
Ce passé odorant, embaumé du jasmin de ma grand-mère.
Il y avait là une petite ruelle ombragée que les roses fréquentaient d'avril à octobre.
Tu étais caché au détour d'un arbuste, entre l'herbe verte et les gueules de loup. Derrière, on ne voyait rien qu'un semblant de petit bouquet que deux petits buissons s'amusaient à simuler. A gauche, la maison jaune aux volets verts était très loin, à plus de 25 m et certainement personne ne nous voyait. A droite, il y avait la mer, derrière les fenêtres et les toits... et c'est tout.
Il y avait nous deux qui croyons être seuls sur une île... dans le jardin de ma grand-mère à Beyrouth.

35

S'il y avait un métro à Beyrouth
Raymonde

Il aurait sillonné le sous sol du centre ville
Il aurait eu les parois de son tunnel vitrées montrant ainsi à tout le monde ce que tout le monde s'acharne à recouvrir : notre patrimoine enseveli.
Il aurait croisé les multiples nappes phréatiques, donnant l'impression de circuler dans un aquarium.
Il aurait eu des arrêts sous l'ABC et Verdun 732
A la place Sassine, celle du musée, de l'étoile
A Gemayzé, Hamra, Hikmé et Adlié
S'il y avait un métro à Beyrouth,
Les valets parking auraient fait faillite.
Les chauffeurs de taxi n'auraient plus de quoi râler.
Les piétons pourraient retrouver l'utilité de leurs jambes
Les vieux deviendraient plus autonomes
S'il y avait un métro à Beyrouth
Nous l'aurions appelé : le métropolitainwein
Nous aurions pu indiquer nos adresses à nos connaissances
Nous aurions pu être toujours à l'heure
Nous aurions pu remplacer tacot par métro dans :
tacot, boulot, dodo
Il n'y a pas de métro à Beyrouth,
Il y a cette petite ville où la vie est si belle à voir
Qu'il serait dommage de la traverser dans la pénombre et le bruit.
Il n'y a pas de métro à Beyrouth
Il y a l'âme de vivre de bouger de se déplacer
Et c'est ça la joie d'" être " à Beyrouth.

Beyrouth, malgré tout
Un moment où vous vous êtes senti seul, unique,
singulier à Beyrouth, votre ville
Hala

Samedi soir sur la terre, Beyrouth. La boîte branchée 'Bubbles' en juillet, bouillonne, chauffe et pétille.
Des décibels de musique m'éclatent aux oreilles en bulles saccadées, assourdissantes. Divers parfums de toutes marques, identifiables et non identifiables me parviennent par bouffées mêlées au souffle tiède des ventilateurs géants.
Vacillante, je m'accroche à la rampe métallique qui surplombe les escaliers de bois pour m'échapper vers la terrasse - qui par une belle journée d'avril m'avait semblée paisible et accueillante, avec sa belle piscine bleu turquoise.
Mais là-haut, je perçois avec horreur des centaines d'ombres qui gigotent et se bousculent autour de moi dans le noir.
Un grand miroir près du bar me renvoie l'image d'un caractère déplacé dans ce cadre, avec ma chemise à petits carreaux, mon jeans et mes cheveux courts au vent – on ne dirait pas que la tête est trop grosse pour le corps?
De tous côtés, des petits shorts, des jupes et des robes ondulent bizarrement au rythme discontinu de la musique avant-gardiste. Des bijoux scintillent. Le maquillage luit dans l'éclairage des spots.
Un sentiment de claustrophobie, de solitude et de suffocation me saisit, me prenant à la gorge malgré mon effort pour le refouler.
Soudain, je n'entends plus rien. Au-delà de la foule, mon regard tombe sur une vue d'une beauté imprenable.

La ville fourmillante s'étale à perte de vue le long de la corniche; longeant la mer qui miroite à l'infini, dominée à l'Est par la montagne parsemée de poignées de lueurs.
Le spectacle est puissant à couper le souffle, à un point qui me fait oublier le moment. Comme une musique douce qui me berce, j'inspire à fond Beyrouth, j'essaie de la retenir en moi; j'observe une dernière fois les mille feux desquels elle brille. Et je m'imprègne de cet un instant magique...
Avant de me sauver.



V. Beyrouth nous parle

En fin d'atelier, après avoir palabré à satiété sur Beyrouth, décryptant nos attentes, nos souvenirs, nos vécus et nos amours sur cette ville vibrante dont nous n'avons pas pu malgré tout percer le secret... Nous avons donné la parole à Beyrouth pour nous dire ce qu'elle a, elle, sur le cœur. Émouvant.

38

Moi Beyrouth, ce que j'ai à vous dire Aisèle

Ca suffit. Je n'en peux plus. Ca suffit.
Ca suffit de vous moquer de moi et de vous. De brader mon nom comme destination touristique idéale, comme championne de la reconstruction, de la cohabitation, de la coexistence pacifique, de ci, de ca.
Vous vantez sans cesse mon passé. Sept fois ensevelie, sans vous douter que cette fois-ci vous m'avez enterrée définitivement et sans rémission. Vous pensez que je vais faire renaître mes architectes et mes artisans d'antan pour vous reconstruire arcades, balcons et voûtes que vous démolissez si inconsciemment ? Vous n'avez aucune conscience, oui, aucune conscience du tort que vous me faites irrémédiablement. La guerre ne vous a pas suffi pour anéantir le cœur battant de votre pays que vous vous y mettez à corps perdu à le démolir ? Vous vous perdez pauvres Beyrouthins vous perdez le sens des choses et votre essence avec.
Qu'imaginez vous que le béton pareil à tous les bétons du monde va refaire vivre ce qui faisait votre charme ? Vous vous leurrez quand vous pensez encore que mes plages attirent du monde. Dépotoirs d'ordures, pollutions incessantes, vous m'asphyxiez tous les jours davantage. Je ne respire plus. Ayez pitié de moi, si vous n'avez pas pitié de vous-même.
Ayez pitié de ma grandeur, de mon passé, du souvenir d'être une belle ville, la Suisse du Proche-Orient que vous aimiez pérorer. Laissez-moi me gargariser de vos mots aujourd'hui,

pour mieux vous les vomir à la face quand il ne restera plus rien de moi.
Regardez-vous en face. Il y a encore quelques arbres à conserver quelques bâtisses traditionnelles, quelques jardins, quelques sentiers. Dressez-vous, abattez la main qui ose les toucher, dressez-vous contre l'impunité, l'injustice, la barbarie de voir s'évanouir ce qui fait votre splendeur et la mienne. Je suis la garante de votre grandeur, préservez-moi.

Lettre de Beyrouth à Hala

Je te vois arriver tous les matins au bureau, distraite dans ta petite voiture verte. Malheureusement, toi tu ne me regardes pas, comme tout le monde d'ailleurs ; vous êtes trop plongés dans vos soucis imaginaires.
Tu ne remarques pas que les vingt minutes de trajet que tu mets à pester dans les embouteillages t'auraient largement suffi pour venir à pieds en épargnant à ta ville un peu de pollution et de stress à tes nerfs usés .
Dans cette voiture je te vois entasser des bouteilles vides par souci de me salir. Je te suis reconnaissante, plutôt ça m'amuse de voir des gens essayer de me ravager moins que d'autres. Je vous plains!
Mais lâche cette clé pour une fois et regarde autour de toi. Qu'attends-tu pour sortir de ton cocon électronique et explorer dans l'espace ou tu dois vivre, réveille toi et arrête de m'ignorer!

Lettre de Beyrouth à ses visiteurs Hala

Ah, c'est assez d'embouteillages cette fois
Vous pouvez revenir mais surtout ne restez pas
Vous êtes trop nombreux pour tenir
Si vous m'aimez, il grand est temps de partir
Quittez-moi, quittez-moi
N'attendez pas de me détruire
Quittez-moi
N'attendez pas qu'il soit trop tard
Quittez-moi, quittez-moi
Aujourd'hui je peux encore vous demander
Laissez-moi
Avant de me perdre, quittez-moi

Vous qui avez déjà tout visité
C'est bien pour des vacances, mais là vous encombrez
Mes chers visiteurs, je cherche comment
Vous demander de partir
Mais croyez-moi, c'est ce qu'il faut pourtant
Quittez-moi, quittez-moi
N'attendez pas de me démolir
Quittez-moi
N'attendez pas qu'il soit trop tard
Quittez-moi, quittez-moi
Aujourd'hui je peux encore vous demander
Laissez-moi
Avant que les Beyrouthins ne me quittent, quittez-moi

39

Si Beyrouth me parle....
Jean Paul

Toi que j'observe depuis bientôt 30 ans, vas-tu arrêter de te plaindre chaque matin ? Et pourtant tu gardes le sourire même quand je pleure. Mais arrête de me dire ou de faire croire au monde que la vie est belle. Je sais très bien comment tu vis, combien tous les matins tes pas sont calculés et où tu laisses des traces sur mes trottoirs, dans ma boue, sur mes portes avec ton éternel sourire ironique qui pourtant illumine les employés.

Oui regarde moi, car je suis à ton image. Bien que je sois séculaire, je suis riche, encore plus que tu ne l'imagines. Ah si seulement tu pouvais m'épouser au lieu d'aller voir tes mijaurées ! C'est fini ! Ce soir je vais demander ta main à ton père. Après tout, je suis moi aussi à marier. Ne fais pas comme tous les autres. Ne me quitte pas pour des contrées éloignées ! Reste près de moi, à fouler mon sol, à traverser mes entrailles, à caresser mes fleurs, à humer mon parfum, à observer mes glaces et à te délecter de mes saveurs, à m'aimer comme tu n'as aimé aucune femme. Je serais à toi, pour toi et rien qu'à toi.

Observe-moi me prélassant au soleil toute la journée en attendant impatiemment que tes pieds foulent ma corniche avant que vienne l'hiver et que je pleure tes absences. Je suis une femme beaucoup plus sensible que tu ne le crois. Désire-moi avec ardeur et laisse mes bras t'emporter vers des univers insoupçonnés.

40

Ecoute ma voix au creux de ton oreille, laisse-toi bercer par mon cœur qui saigne pour toi. Non ne me quitte pas ! Tu es le dernier espoir qui me permet de vivre. Aime-moi avec mon halo de souffrances, mes airs froids et distants qui n'attendent que ta chaleur pour être réconfortée. Aime-moi et reste avec moi. Tu es en moi et je suis ton autre toi.

**



Novembre 2009

A l'automne, deux autres groupes s'installent, un en matinée à la Bibliothèque Geitawi, un autre en soirée à la Bibliothèque de la rue Monnot pour douze séances de deux heures chacune pour découvrir des talents et épanouir bien d'autres. Entre rires et sourires, écrire est un véritable plaisir. Beaucoup d'émotions, de synergie dans les deux groupes... qui ont livré encore d'autres morceaux choisis sur Beyrouth. Nous vous en livrons quelques échantillons, au compte-gouttes..

**

Si Beyrouth était une pâtisserie

Beyrouth, mon mille-feuilles adoré,
Oui, mille-feuilles, une feuille pour chacun de tes visages...
Mille-feuilles pour les mille fois où tu as été détruite puis reconstruite,
Mille-feuilles qui s'effrite aussitôt qu'on le touche, qu'on n'arrive pas à saisir d'un coup.
Mille-feuilles aux mille parfums, au chocolat, aux framboises ou simplement à la crème pâtissière ...
Mille-feuilles qu'on voudrait à un seul parfum, le même pour tous...
Beyrouth, mon mille-feuilles adoré, tu as aujourd'hui un drôle de goût : ta crème a tourné
Je n'ai plus envie de te goûter ...
Je vais me mettre au régime

Marielle Wardé Fayad

**

La bibliothèque Assabil à Geitawi

J'ai pris mon café et je me prépare pour ce voyage culturel. Je quitte ma maison, tôt et frais. J'aime ce sentiment, d'être dans un nouveau monde.
Je démarre pour une nouvelle aventure. La voiture roule, Fayrouz m'accompagne tout au long du trajet.
Elle me laisse ivre sur une de ses étoiles.
L'embouteillage semble travailler pour ma faveur.

41

J'arrive, vide de tout souci, le quartier me paraît étrange mais familier.

J'entre dans l'enceinte du jardin. Un petit morceau d'Europe ou de Canada me semble planté dans ce coin de Beyrouth.

Une atmosphère de sérénité et de tranquillité se propage.

Une énergie subtile fait danser les arbres et fait rire les oiseaux.

Un autre soleil tape légèrement sur le pavé, et offre exactement la chaleur adéquate.

Même les gens ont l'air différent. Ils sont calmes et contrairement aux autres Libanais.

Comme s'ils préparent leur départ. Ils le savent.

Une sagesse couronne leur têtes.

Au fond la culture se diffuse comme un parfum d'eau de rose. C'est la bibliothèque de ASSABIL.

Un extra terrestre se plante dans ce jardin.

Georges Mattar

Les retrouvailles avec Beyrouth

42

Ce matin, je me suis réveillée très tôt. Mon cœur palpite de bonheur. Je vais la retrouver aujourd'hui même. Je mets le pantalon et la chemise blanche que j'ai choisis avec amour la veille. Ça y est.

Je suis prête à sortir.

Comment va-t-elle me recevoir? A-t-elle changée?

M'a-t-elle trahie? J'ai envie de la retrouver comme je l'ai

toujours aimée. J'avance à pas hésitants. Il est sept heures du matin et déjà j'entends les bruits familiers des vendeurs qui viennent étaler leurs fruits et légumes sur les trottoirs, dans les vanettes ou tout simplement entre les voitures qui stationnent. Je me souviens de chacun d'eux, un par un.

Et même, il y a parmi ces voix, une dont je me rappelle très bien car elle est très rauque et assourdissante; on aurait dit la sirène d'une ambulance.

Le vent frais me caresse les joues. Je ferme les yeux pour m'apaiser. Je sens mon cœur battre très fort. Les images me reviennent une à une, doucement. Les couleurs écarlates et chaudes des maisons, des boutiques, des panneaux de publicité m'éblouissent. Les bruits forts et incompréhensibles envahissent mes oreilles. De partout, les gens que je connais me saluent avec des: Bonjour! Soyez la bienvenue! Vous avez tardé cette fois!

Je continue à marcher. L'odeur du poisson me chatouille les narines. J'approche de la corniche, ma source d'inspiration. Que de fois ne suis-je venue tôt le matin pour bien respirer l'air frais, écouter le bruit des vagues, puiser de l'énergie! Aussitôt retournée, je me sentais apaisée et heureuse.

C'est ce même bonheur toujours recommencé qui m'envahit, aujourd'hui encore.

On peut t'aimer ou pas, mais on peut difficilement être indifférente à ton égard. Tu me surprends toujours, tu me remplis de vie. Beyrouth, tu es mon étoile de bonheur.

Tu seras toujours ma préférée.

Randa Abu el Husn

Le voila! Cet instant que j'attends, dont je rêve même les yeux ouverts, L'instant où nos yeux se rencontrent après des années d'absence qui semblent des siècles. Des larmes ?

Pas vraiment, un simple silence mais qui dis long.

Elle est la pour m'accueillir bras grands ouverts, elle m'enlace, m'étouffe même ! Je lui ai manqué aussi c'est sur. Je la contemple sans se lasser. Le temps a laissé ses traces un peu partout sur son visage. Elle a un peu changé mais pas son sourire, un sourire que toute la tristesse qu'elle a enduré n'a pu l'effacer. Elle est pétillante comme une bouteille de champagne, elle qui a frôlé la mort de très près mille et une fois.

Tu m'as manqué, tu m'as manqué, je ne cesse de le répéter, comme si toute la période passé loin d'elle m'avait coupé la voix et c'est elle, ma pierre précieuse, qui vient de me la rendre.

Je sens que mes joues vont éclater à cause de cette chaleur qui monte en moi ! Je n'arrive pas à croire qu'elle est juste en face de moi, que je suis entrain de la sentir, de la toucher, de passer mes mains partout sans la moindre interdiction. Le fond de ses yeux est plein d'histoires qu'elle veut me raconter, des événements qui se sont déroulés chez elle mais malheureusement sans moi.

Je souhaite tout savoir, je refuse de vivre encore avec cette nostalgie poignante qui a pimenté mes jours avec ce gout amer et piquant.

Ma chère Beyrouth plus jamais je m'éloignerais de toi.

Nicole Chémaly

Je retourne à Beyrouth après des années de guerre qui m'en avait séparé. Comment vais-je retrouver ce quartier où j'ai grandi?

Je sens déjà l'odeur des arbres qui nous recevaient quand nous franchissions les portes de l'école. Où sont-ils? Plus rien. A la place un terrain vague, gorgé de voitures, d'où s'échappe une odeur étouffante de gaz d'échappements.

Je fais le tour du quartier, je recherche le parfum d'ansis de l'arak que l'on fabriquait à ce coin de rue, et, ce sont les senteurs des cuisines de tous genres des restaurants, ouverts nouvellement, qui me chatouillent les narines.

J'entends encore la voix des marchands ambulants qui vantaient leurs fruits et légumes. Où sont passées les sexagénaires qui faisaient leurs courses à pied le matin, se saluant mutuellement ou s'arrêtant pour se raconter les petites his-

toires de l'une ou de l'autre? Qu'est devenu ce fameux café simple et dénudé qui exhalait l'odeur des narguilés que de vieux retraités fumaient paisiblement en jouant au trictrac?

Le quartier est vide ce matin. Il n'y a que des voiturettes de marchandises que déchargent des employés aux gestes stéréotypés. Je pensais retrouver la chaleur de cette convivialité de quartier et je ne retrouve que des étrangers froids.

Ce qui m'a le plus bouleversée c'est l'aspect de ce quartier le soir; si calme dans le temps, je le vois, bondé de jeunes venus de toutes parts qui se l'approprient avec arrogance et frénésie, faisant fi de tous ses habitants, de toute son histoire, de tout son passé.

Aujourd'hui, c'est moi l'étrangère. Je ne trouve plus ma place dans ce quartier. Il me semble que l'on m'a volé mon quartier de Gemmayzé.

Josiane Souaid

43

Deux longs mois d'absence. Ce départ précipité avait interrompu une idylle déjà bien vieille maintenant. Il est huit heures. Je bois ma deuxième tasse de café très fort. Cette séparation a été longue, mais elle, elle était présente à moi tout le temps.

Elle ne le devinera pas .Mais j'éprouve une joie et une certaine tendresse, rien qu'a me trouver auprès d'elle. Un bruit dissipe mes idées. Je cours vers la fenêtre. Elle donne sur la rue qui ,à son tour, voit doucement le jour. Elle m'a manqué. Elle ne le sait pas. Mais une chose est sûre. Elle fait partie de mon équilibre. Je continue tranquillement. Une odeur alléchante chatouille mes narines. Elle réveille en moi les souvenirs d'autrefois: cette "mankouche" que je dévorais en toute hâte, avant de rentrer en classe.

Malgré le calme du matin, une discussion me parvient. Une cliente trouve a redire, alors que l'épicier, très indifférent, range ses caisses de légumes. Ses prix sont fixes .jusqu'a nouvel ordre.

Je presse mes pas. Cet éloignement m'a été bénéfique. Tout autour de moi ravive ce sentiment de grand amour. Les retrouvailles sont chaleureuses. J'ai hâte à inspecter tous les recoins. La circulation se fait dense, .l'embouteillage bat son plein. Mais j'avance. Elle a bel et bien laissé derrière elle, de tristes souvenirs. Elle a fait place aux magasins et aux gros espaces ou les gens consacrent argent et temps fou. Rien n'échappe à sa folie de perfection.

Tout en elle m'attire: l'indifférence et même le snobisme de certains. Le sourire, la gentillesse et la patience des simples gens. L'hospitalité de son peuple laborieux et cultivé,

ses enfants qui partagent l'intelligence et les rêves. Toutes ces belles qualités font d'elle une ville branchée et accomplie. J'aime Beyrouth. Cette ville est pour moi une vraie source de Bonheur.

Véra Kalanderian

Je rentre m'installer à nouveau après une longue absence. Je ne sais quel sentiment m'envahit, peut-être est-ce la peur de retrouver cet homme que j'ai aimé à la folie et qui m'a déçu à maintes reprises. Avec la distance, j'ai appris que quand on aime, on exige plus. A Paris, j'ai voulu couper tout lien avec lui. Il a respecté cette décision, tout en m'envoyant des mails enflammés pour me dire qu'il est toujours là et qu'il tient tant à moi. Je m'aperçois que j'aime toujours cet homme, j'aime ses contradictions qui concordent avec les miennes, j'aime sa chaleur omniprésente même si, parfois, elle m'étouffe. J'aime ses gestes attentionnés qui ne font que répéter qu'il m'aime.

Je ne comprends pas trop cette passion. Elle me clame son amour haut et fort, et en même temps, me fait tant souffrir. Il dit qu'il veut me voir heureuse, et pourtant...on retombe dans les mêmes vieux pièges: on se cherche, on se juge, on s'interprète, et parfois ses paroles blessent mon âme sensible et émotive. Pourtant, j'ai la certitude, au fond de moi, que je ne peux me passer de son odeur chavirante, de sa voix

si sensuelle à certains moments, et tonitruante à d'autres, en un mot, de lui... Je le vois à l'aéroport, mes émotions me submergent. Je suis heureuse...revoir Beyrouth mon Amour!

Maya Skaf

Etre une voiture à Beyrouth

Je suis si belle, si grande. Je suis convoitée par les hommes qui me connaissent.

À mon passage les regards s'arrêtent et se détournent : Je passe.

Du haut de ma taille je snobe tous les morpions qui circulent autour.

Je nargue les agents de police.

Ma couleur blond clair me donne un air occidental malgré mes origines japonaises, elle estompe la poussière qui a pu se déposer sur moi.

Le soir venu, les choses se compliquent tant soit peu. La nuit tombée, je m'arrête chez moi épuisée, c'est alors que je suis harcelée par des saoulards, ou par quelques adolescents agressifs, ou encore par des valets arrogants. La nuit me fatigue et me fait peur. J'attends l'aube avec impatience. Le jour qui se lève va me rendre à la vie, aux interminables promenades. Je connais toutes les ruelles d'achrafieh, l'asphalte de la rue Monnot peut lui-même en témoigner. Autoroutes, avenues, carrefours, ruelles et trottoir de Beyrouth tous me connaissent. Il faut avouer que j'ai

beaucoup de fierté et je ne manque pas de chercher à le prouver devant quelques unes de mes consoeurs qui tentent de me défier. Ma taille parait incompatible avec Beyrouth. Je m'en fiche, je suis achrafiote. J'ai sale caractère me dit on : je bondis trop vite. Je m'en fiche aussi car je jouis d'une santé qui tout comme ma peau est de fer. Moi Rav4 de Raymonde.

Raymonde Khayata

Encore une femme dans une décapotable ! Notez que je n'ai rien contre les décapotables montées par des femmes. Moi-même je suis bien montée, je veux dire par des femmes évidemment. Bon c'est vrai aussi par des hommes. Mes hommes à moi, c'est autre chose que ces éphèbes à la musculature saillante et à la cervelle manquante. De vrais hommes quoi ! Et puis quel plaisir d'être en trio ou en quatuor ! On s'installe sur moi de tous les cotés, de devant, de derrière et puis on se sent à l'aise, on se réchauffe. C'est que je suis chaude dans le fond. C'est mon for intérieur qui s'agite des que mes hommes découvrent mes abysses. Et puis attendez, les décapotables, leur seul problème est qu'elles ont besoin de capote. Moi, je suis facile, on entre et on sort simplement de façon souple et élastique et quand on se noie dans les profondeurs de mes cuirs légèrement hérissés et chevelus, on sent de la chaleur humaine mêlée à la sueur odorante de tous ces héros des temps modernes, fins politiciens aux analyses loufoques. Et puis les femmes qui sautillent sur mes ressorts en gloussant de plaisir, ça me fait un effet tout drôle : je commence à tousoter mais à tel point que je ne peux m'empêcher de l'exprimer par des gaz qui viennent humecter le doux air de la capitale. Que dire de plus sinon que c'est merveilleux d'être taxi à Beyrouth !

Jean-Paul Moubarak



Annexe

Jean-Paul, grand fêru de Beyrouth et d'écriture, nous a proposé un de ses textes sur les cinémas de la capitale. Véritable pièce d'anthologie, nous vous la livrons rien que pour le plaisir de découvrir et de réaliser combien chacun d'entre nous recèle de choses qu'il connaît sur Beyrouth...

Cinémas beyrouthins d'antan Jean Paul

Il ne reste hélas pas des cinémas où l'on se sentait comme chez soi. Ils ont laissé place à de grands complexes ou circuits qui se concurrencent à coup de nouveautés sans grande valeur. Je vais avancer les noms de quelques cinémas qui ont perdu leur aura depuis longtemps.

Le cinéma Hamra
Je ne suis rentré qu'une seule fois au cinéma Hamra. Situé au centre de la rue, il a fait les beaux jours du quartier. Je devais avoir 10 ou 12 ans quand j'y suis entré et j'ai tout de suite été fasciné par ces rangées de velours rouges disposées soigneusement. On n'aurait pas dit un cinéma sorti de la guerre tellement il était beau et propre. Il contrastait avec les derniers résidus de la rue magnifiquement bien et était toujours à la pointe de la mode pour les nouveautés. Une atmosphère calme et chaleureuse baignait cet endroit empreint de magie. Je regardais avec mes yeux d'enfant ce défilé de

rouge et de vermeil surmonté de la caméra. J'étais assis au balcon juste au dessus de la salle principale, ce qui me donnait une impression de supériorité sur les autres spectateurs. J'étais émerveillé et étonné qu'un lieu si proche de chez moi puisse exister. Je ne compris jamais pourquoi ce cinéma a fermé ses portes laissant place à un centre commercial de piètre qualité.

Le Marignan
Jamais je n'aurais connu de cinéma qui a eu autant de repreneurs. Le Marignan était digne d'être un grand cinéma s'il avait été bien entretenu et bien géré. Déjà ça avait été un miracle qu'il ait duré 10 ou 12 ans. Situé en face du Colisée, le Marignan était très peu connu, l'immeuble étant réservé à certains bureaux et à des représentations diplomatiques diverses. On y descendait par un escalier noir et glauque qui faisait peur et qui débouchait sur une vaste salle éclairée faiblement par des néons qui rendaient l'âme. Il était un peu triste avec le vendeur de billets à l'âge indéfini et qui était repris avec le cinéma en fonction du changement de propriétaire. Une fois les billets pris, nous descendions dans une majestueuse salle aux tentures de velours bleu ou noir. On se serait cru au château de Dracula. Là se retrouvaient une série d'habitues. On retrouvait les mêmes personnes qui somnolaient en corbeille. La corbeille du Marignan était composée d'une multitude de petites alvéoles bleues qui surplombaient la salle à l'arrière. Je ne me suis jamais mis en corbeille tellement c'était angoissant, toujours plus noire que la salle. Mais ceux qui s'y installaient se sentaient sécurisés, loin des

regards indiscrets et réprobateurs.

Le Marignan avait une spécialité : il projetait toujours les films déjà parus et enlevés des salles classiques depuis belle lurette. On y retrouvait des films parus quelques mois à l'avance. C'était très rare qu'il amène une nouveauté. Les derniers temps, il était de plus en plus mal entretenu à tel point que la poussière s'accumulait partout et qu'il n'y avait que les fidèles des fidèles qui s'entassaient dans une salle de 300 places (10 personnes tout au plus). Il a commis l'ultime erreur de sa courte vie, la faute qui l'a achevé. Il avait osé amener un film italien nouveau qui avait fait scandale au festival de Venise qui venait de se terminer. C'était un film pornographique mais tellement censuré que tout ce qui faisait son charme avait disparu, l'histoire y compris. De deux heures de film, il ne restait plus que 45 minutes. Les spectateurs étaient dégoutés. Dix jours plus tard, le cinéma fermait définitivement ses portes. Actuellement, des vendeurs de rue sont installés devant l'immeuble.

Cinnéma Orly

Situé juste en face de l'université américaine, le cinéma Orly n'a jamais payé de mine. On me disait qu'à une certaine période, il avait fait les heures glorieuses de la rue Bliss. Pourtant, je n'y ai jamais vu qu'un caveau. On y entrait par une espèce de grand tunnel noir. Personne ne pouvait se douter qu'au bout, il y avait un cinéma si ce n'était la pancarte au dessus de l'immeuble, une pancarte aux lumières brûlées et ou la poussière, les mouches et les moustiques avaient élu domicile. Je ne sais même pas pourquoi j'y suis rentré la première fois.

C'était une curiosité. Quatre ou cinq marches avec un tapis rouge style festival de Cannes menaient à une grande salle de plus de 500 places avec balcon. Mais il n'y a jamais eu que le balcon qui était ouvert au public. En fait j'ai rarement vu plus de 15 personnes dans toute la salle. Déjà il fallait trouver des fauteuils propres, sans 10 cm de poussière et ensuite il fallait que le fauteuil soit en bon état, pas crevassé et avec des ressorts bien à leur place pour ne pas se déchirer le pantalon et encore même avec ça, on n'était pas sûr d'en ressortir indemnes. Les premiers temps il projetait les anciens films de Sylvester Stallone ou de Jackie Chan ou des classiques du Kung Fu. Puis, voyant son public considérablement diminuer, il s'est spécialisé dans les films à l'érotisme pervers, de ces films des années 40-50 qui n'ont rien à voir avec la démesure actuelle de certaines projections européennes. Mais on y prenait goût car ils faisaient rire en fin de compte.

Puis, le cinéma est devenu de plus en plus mal fréquenté. Aux étudiants et certains curieux, il a laissé place aux ouvriers des immeubles en construction qui se trouvaient à proximité et à des homosexuels en mal de plaisirs cachés. Il a finalement fermé ses portes et actuellement, plus personne ne se souvient de sa présence.

Le Colisée

C'est le dernier cinéma qui a fermé à Hamra. Pourtant, c'était un de ceux qui marchaient le mieux. Il ne fonctionnait certes pas à plein régime mais il avait toujours des films d'actualité, souvent drôles. Rien qu'à entrer au Colisée, on se sentait comme dans un temple avec ses lumières vives et

ses dorures, son vaste comptoir et son caissier toujours bien vêtu. On ne comprit jamais pourquoi la chaîne de cinéma qui l'utilisait a voulu le fermer. Il avait une salle spacieuse et bien équipée. On prenait goût à y rester et à s'enfoncer dans les fauteuils rouge sang. Bien que parfois poussiéreux, les fauteuils offraient un confort certain. La salle était bien éclairée digne des plus grands cinémas. On s'y sentait comme chez soi. Il était situé dans une rue passante et commerçante du quartier, personne ne pouvait l'ignorer. Rien que le gigantesque E du circuit auquel il appartenait mettait en exergue sa beauté et qu'il était en ligne direct avec les standards de confort du cinéma. Il n'a jamais projeté que des films actuels. Bien que sa clientèle était de quartier, il n'a jamais abaissé son standing. C'est un des rares cinémas qui manquera à Hamra.

L'Eldorado

Qui se souvient encore de ce cinéma tombé en désuétude et repris par un grand magasin de vêtements du même nom ? Situé à une place de choix à Hamra, je n'ai connu l'Eldorado que fermé. Pourtant, il devait avoir les mêmes caractéristiques du Colisée puisque relevant de la même chaîne. Mais il a dû fermer ses portes à la fin de la guerre. On n'a jamais su ce qu'il projetait comme films ni son histoire.

Le Montréal

Très peu de personnes connaissent le Montréal. Il faut être un fan de films arabes et égyptiens. Situé au début de la rue Hamra, il est probablement encore un des rares cinémas qui a survécu à la guerre avec le Saroulla et l'Estral. Le Montréal

a ses adeptes et a sa clientèle. On n'y entre par un tunnel sombre, une ancienne galerie commerçante. Il a l'avantage d'être discret et de ne pas avoir trop fait parler de lui.

Le Saroulla

Ne pas connaître le Saroulla serait une calomnie pour la rue Hamra. Il a toujours eu des films récents. La salle est grande, confortable et bien éclairée. Les tentures sont bleues. C'est un des rares cinémas où il y avait deux salles, la première ayant été consacrée à un programme télévisuel d'enfants, la deuxième a donné lieu à des films de toute espèce, des grands classiques américains ou des films arabes de Adel Imam. Avant de laisser place à la représentation de pièces de théâtre. C'est un des rares cinémas qui continue à afficher complet tellement son atmosphère est chaleureuse et familiale. Il continue à donner de la gaieté à Hamra.

L'Estral

Situé juste près du Saroulla, l'Estral s'est spécialisé dans les productions arabes. C'est un des rares cinémas qui continuent à fonctionner notamment grâce aux pièces de théâtre qui s'y jouent. Il garde ce cachet authentique qui fait le charme de la rue Hamra avec sa grande pancarte bleutée et la galerie commerçante qui est au dessus de lui.

Le Broadway

C'est un cinéma très peu connu. Situé dans une rue perpendiculaire de la rue Hamra et en contrebas, on passerait presque devant sans le remarquer. Avec une enseigne noire

qui fut lumineuse, ce cinéma a sans doute connu son heure de gloire. Tantôt transformé en boîte nuit, cette fonction lui fut éphémère avant d'être repris par une chaîne de télévision arabe un certain temps pour y produire un programme télévisuel et des films. Le cinéma actuellement fait partie des carcasses de cette rue et on ne le remarquerait pas si ce n'était le vendeur de chaussettes qui a élu domicile juste devant.

L'Aresco Palace

Situé au début de la rue Justinien, rue Banque du Liban, l'Aresco Palace est un centre commercial et d'affaires, qui secrète dans son sous-sol une salle de cinéma cozy aux tentures sombres et agréables. C'est le seul cinéma qui a ouvert ses portes à l'horizon des années 2000 mais qui tombe peu à peu en désuétude si ce n'était les avant-premières des productions égyptiennes et libanaises et certains congrès qui s'y passent. Pourtant la salle est calme et on peut s'y reposer et assister à des films de qualité. Il serait malheureux qu'une telle salle sombre dans l'oubli, ne fût ce le centre ou elle a élu domicile. C'est une salle moderne digne des grandes salles appartenant aux grands circuits.

Remerciements:

Pour les contributions des photographes des ateliers de photographie dans les bibliothèques publiques municipales de Beyrouth, Février 2010 (sous la direction de Ramzi Haydar) :

Aya Krayyem
Elissar Maasri
Maryam Salameh
Moheyeddine Hameche
Jssa Moussa
Mohammad el-Attar
Mohammad el-Maasri
Mona Makeyyeh
Caroline Sabbagh
George Kassis
Joannah Haddad
Josette Badra
Joya Ahreir
Dima Mortada
Dima Ahzayyel
Elie Ahattass
Hadi Ahzayyel
Ibrahim Nasser Eddine

Pour les illustrations des étudiants de l'alba (sous la direction de Michèle Standjovsky):

Dany Dabbagh
Mohammad Abdouni
Cynthia Aramouni
Zeina Bassil
Hind Chammas
Ahinwa Moawad
Joseph Kai
Tania Khazzaka
Mohammad Rifai



Fondation Ousseimi
Genève

